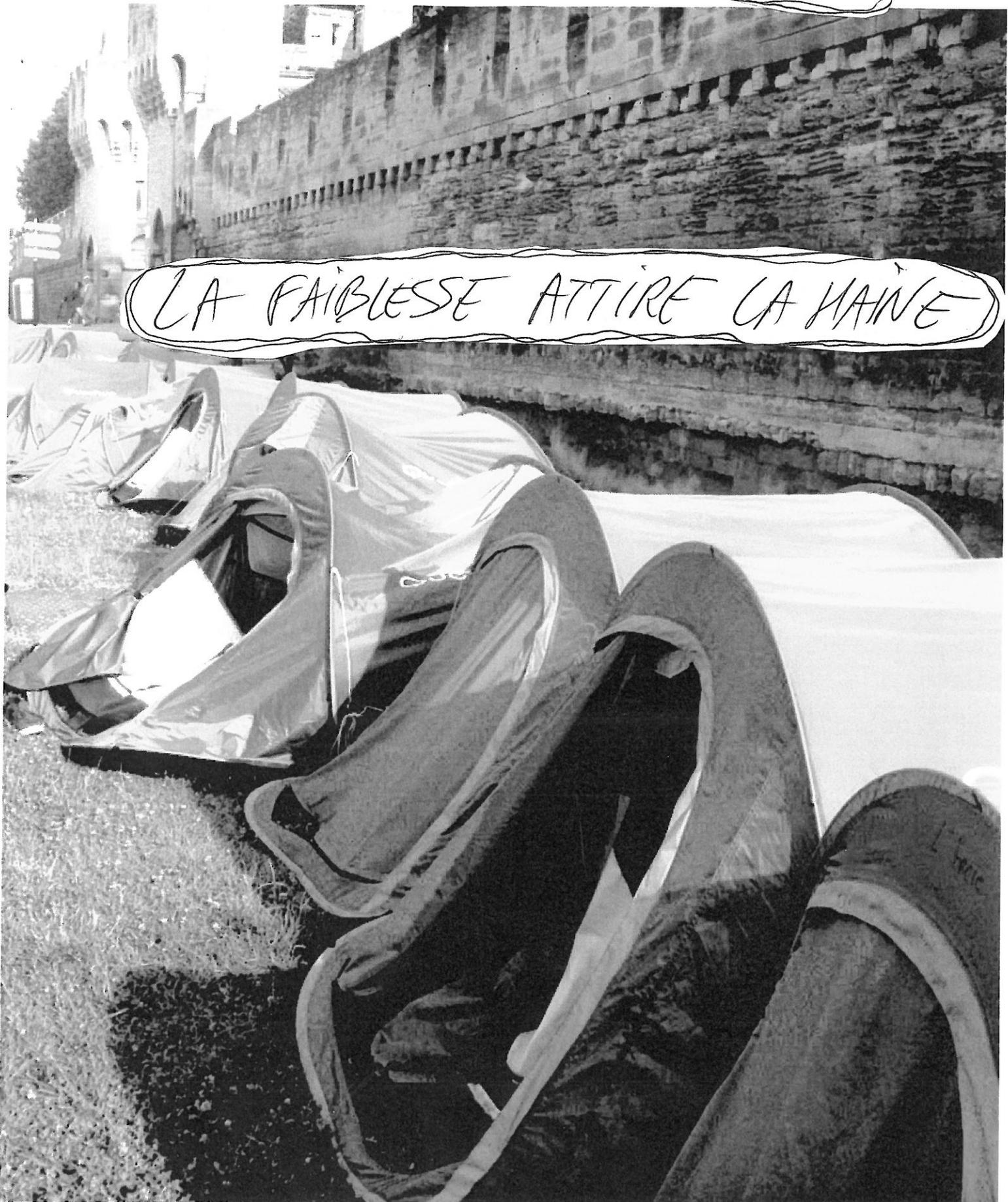
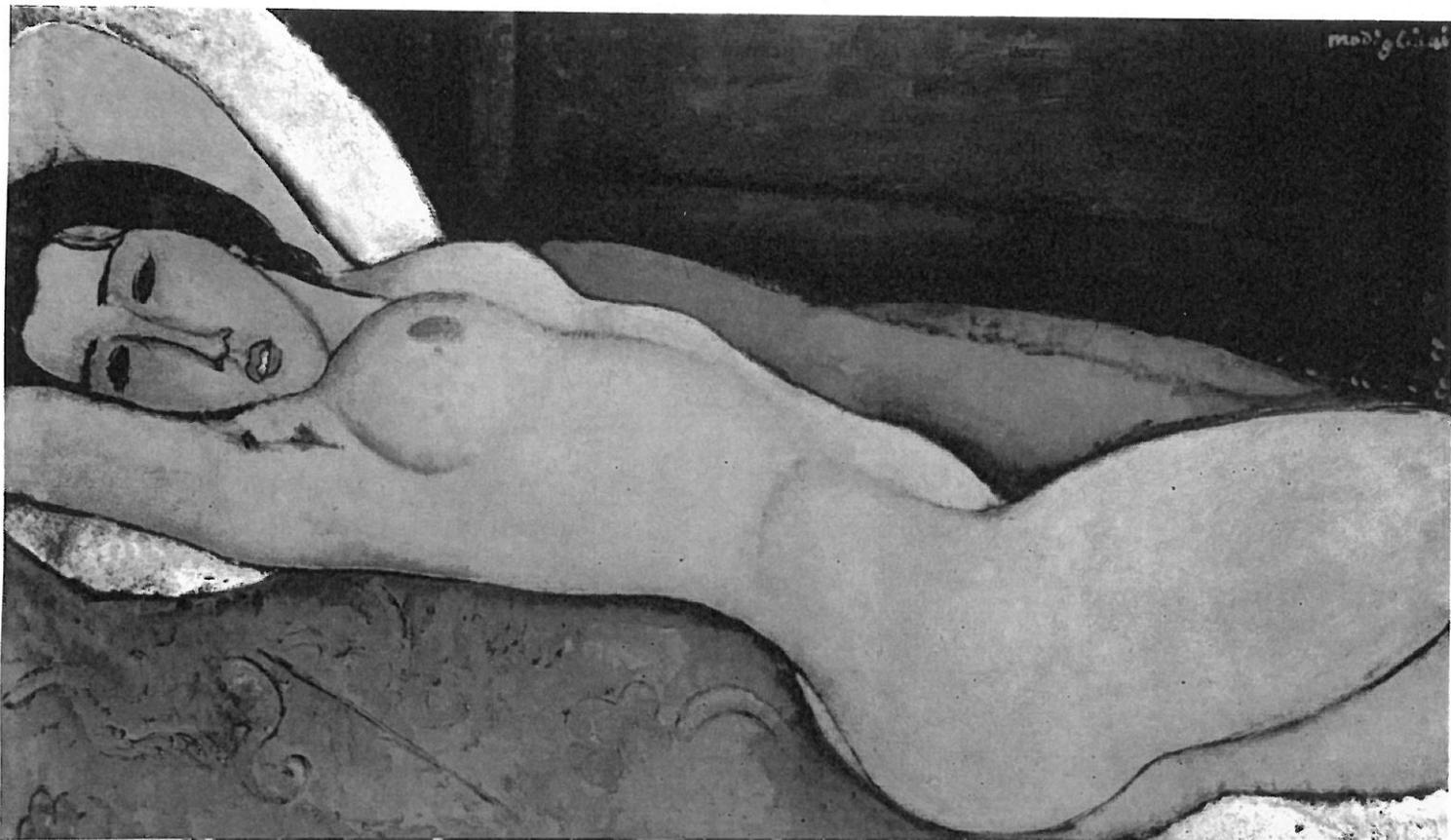


THEATRE PERMANENT
JOURNAL

16 NOVEMBRE 2013
n° 55

LA FAIBLESSE ATTIRE LA HAINE





Trilogie Molière

(*Dom Juan, Tartuffe, Le Misanthrope*)

Dictionnaire capricieux

A.

Absence : Abscès du sens. On s'en accommode, on en jouit, on la déplore, on s'en désolé. Rarement, on y est indifférent.

Âge : Abime les avantages. Citer Molière pour sa justice : « La jeunesse est sotté et parfois la vieillesse ».

Alceste : Preste à aller sans s'en aller jamais. Voir : *Aller*.

Aller : À conjuguer sous la forme « J'y vais » (variante « Je sors »), pour qu'on vous retienne et finalement ne pas partir. Synonyme : *irriter* ou *se faire désirer*.

Alexandre : Dit « Le grand ». Avec les conquérants et les autres mondes, utile pour justifier les départs délicats.

Amant : Au pluriel souvent. En trop grand nombre auprès de celle qu'on aime. Regarder avec un œil d'envie ceux qui ne sont pas les vôtres. Regarder d'un air lassé ceux qui soupirent après vous. Attendre qu'ils vous parlent. Être fatiguée dès qu'ils le font. C'est connu, l'amant est fatigant.

Amante : Toujours ponctuer les scènes de ménage de « Faut-il que je vous aime ! ».

Amateur : Mauvais poète (devrait résister aux démangeaisons qui le prennent d'écrire).

Âme : L'avoir satisfaite plutôt que chagrine. Toujours s'interroger sur celle des femmes (n'a-t-elle jamais existé ?).

Amitié : Amour pour moitié. En donner des témoignages, tout en lui réservant quelque mystère et sans la mettre en toutes occasions. Doit contribuer au sentiment d'élection. Il est aussi difficile d'être un bon ami que d'être un bon amant. Comprendre ainsi le succès du désert.

Amour : Moue de l'âme. Féminin pluriel jusqu'à la fin du XVIIe, masculin singulier depuis. Avoir l'air profond quand on fait cette remarque. En inspirer est la grande ambition des femmes. On ne sait pas comment il vient (le caprice y prend sa part), ce qui pose des problèmes et explique sans doute qu'il y en ait peu d'heureux. Si on est pessimiste, ne pas hésiter à citer Aragon.

Amour-propre : Sentiment plutôt sale qui ne concerne que soi-même. Tenter de le masquer en prétendant agir pour le bien d'autrui.

Amoureux : Celui qui a toutes les apparences de l'être. S'étonner de l'être. Se réjouir quand l'autre l'est. Quand il est précédé de « tomber », pousser des « ah » et des « oh ».

Apparences : Bien souvent décevantes. Ne pas juger sur ce qu'on voit. Mais penser parfois à leurs accorder de l'importance (elles ne sont pas toujours trompeuses).

Ardeur : Hardi assaut des cœur. Quand on ne sait comment ménager la colère d'autrui ou ses avances

brutales, parler d'un air dégagé des « brusques transports », à défaut de régler le problème cela donne l'impression d'être maître de la situation. Dire « votre ardeur est sans seconde » pour faire comprendre que ça suffit. Si c'est inefficace, tousser (il faut parfois tousser fort et s'y prendre à plusieurs reprises avant d'être sauvée.)

Athée : Adepte de la religion de l'absence de religion. Pourceau d'Épicure couplé à Sardanapale. Ne jamais dire qu'on l'est, se contenter de faire des additions. On le dira pour vous : c'est aussi une croyance. Voir *libertinage*.

Atrabilaire : À dire comme si vous saviez ce que c'est, le faire suivre d'« amoureux », pour rendre la chose plus énigmatique encore.

Aveux : Arabesque des vœux. L'homme les attend, la femme ne doit pas s'abandonner à en faire de trop doux. On comprend, dans ces conditions, que pour ces deux-là il ne soit pas facile de se comprendre.

B.

Bavard : Grand brailleur. Utile parfois. Notamment pour en rire.

Beauté : Problématique car passagère. Comme la santé.

Bile : Toujours noire. Toujours échauffée. Elle excuse de beaucoup de chose.

Bonheur : Bonté des heures. Courir après ou le fuir de peur qu'il ne se sauve. Dans les deux cas : c'est une course de fond.

Brouhaha : Signale un salon, lieu du bruit, des brouilles et des « ah ».

C.

Cabinet : N'est pas ce que l'on pense. Voir *Amateur*.

Caractère : Critère cabossé du comportement. « Mauvais » quand il n'est pas précédé de « bon ». Dire « Voyez Philinte, voyez Alceste », en pensant à l'un et à l'autre, pour paraître cultivé.

Carrosse : Regretter de devoir l'attendre quand on est en fâcheuse compagnie, se désoler de sa venue quand on voudrait rester. Dans un cas comme dans l'autre : il eut mieux valut s'en passer tout à fait.

Certitude : Surtout bien la répéter pour qu'elle passe aux yeux des autres pour une vérité. Belle opportunité pour rappeler les vers d'Orgon : « Je l'ai vu, dis-je vu, de mes propres yeux vus / Ce qu'on appelle vu, Faut-il vous le rebattre / aux oreilles cent fois et crier comme quatre ? »

Chagrin : Grinçant chapitre pour chacun. Peut passer. Mais on en meurt.

Chute : Jolie, amoureuse, admirable dans les mauvais sonnets. Éviter de parler de la chute des empires, c'est

beaucoup moins plaisant – ça pourrait même devenir vite ennuyeux.

Ciel : S'occupe très bien de lui-même. Donne des ordres qu'il faut suivre et donc comprendre même s'ils ne sont pas clairs. On ne s'en joue pas impunément. Suivi de « mon mari », voir *Cocu*.

Civilités : Vanités de la ville. Viles et cyniques donc inutiles. Voir *Galanterie* et *Politesse*.

Censures : S'appliquent aux autres plus qu'à soi-même.

Chanson : Se souvenir de celle-ci : « J'aime mieux ma mie, au gué ! J'aime mieux ma mie. »

Cocu : Il y en aurait quarante-neuf sortes selon Fourier. Pour se garder de l'être, le mieux est encore de ne se point marier.

Codes : Credo de l'air. Faire comme si on les connaissait en regardant autour de soi tout en les critiquant ouvertement.

Cœur : Recueil du remord des pleurs. Toujours vouloir l'ouvrir sans le faire pour autant. On peut également tenter de l'offrir. C'est tout aussi difficile.

Coin : Précédé de « sombre », s'emploie pour « désert » : désir d'exclusivité avec soi-même car en général personne ne vous y suit.

Complaisance : La critiquer (en la faisant précéder de « lâche »).

Commandeur : Spectre comptable, gourmand des heures. Se reconnaît à ce qu'il hoche la tête.

Contredire : Conversation des contraires. Permet de se distinguer à peu de prix. Se garder de se contredire soi-même ou laisser passer du temps pour qu'on ne s'en rende pas compte.

Conseils : Service de complaisance. Ceux des autres sont toujours bons quoiqu'on se garde de les suivre.

Constance : Vertu des lents et des ridicules.

Coquette : L'aimer et la haïr. Toutes des catins.

Corruption : Désigne toujours le présent.

Cour : La railler mais s'efforcer d'en faire partie.

Courtisan : Âne qui tisonne les courbettes.

Courroux : Quand il est « amoureux », de bien peu d'effets : le courroux d'un amant se dissipe aisément – c'est tant mieux, pour l'aimée comme pour la rime.

Courage : courroux vieillissant. Comme lui, il se dissipe aisément.

Crédit : Dédit du prêt. Ne pas aimer à crédit. Préférer des engagements à frais communs. C'est encore ce qu'il y a de plus sûr, de moins coûteux et de moins douloureux.

D.

Défaut : Vraie faute. Doit être aimable ou adorable. L'étrangeté de l'amour s'y engouffre tout entier : les voir, les blâmer, en être charmé. Comprenne qui pourra.

Dépît : Toujours amoureux. On peut en faire une pièce. Il est plus difficile d'en faire une comédie.

Désintéret : Se dire « désintéressé » quand on vous propose une coquette somme. C'est le meilleur moyen de se faire de l'argent. Salulaire sur tous les fronts : économique comme moral.

Dévôts : Vote pour Dieu. Ils sont de deux sortes : « de place » ou « d'église ». L'un est le bon et l'autre non. Se garder de les confondre ou pire de les introduire chez soi.

Quand il est pris en faute, le dévot ne manque pas de rappeler qu'il est un homme.

Discours : Toujours les briser quand ils nous les brisent.

Dissimuler : Vice ou talent, c'est selon.

Dom Juan : Célèbre pour un repas qu'il fit.

Dupe : Pute du deux. On est toujours la dupe de quelqu'un d'autre. L'être de soi-même demande plus d'effort.

E.

Éloges : Louange en loge. On est plus digne d'en faire que d'en recevoir.

Emportements : Portées en débordement. Amoureux, on les tolère. Dans les autres cas non. Finissent toujours par des excuses.

Enseignement : Mensonge à bonne enseigne. A sauvé la comédie. Dire : *Castigat ridendo mores* en jouissant de parler si bien latin.

Entretien : Ce qui nous tient et se tient entre. Ne jamais savoir comment le rompre quand on le trouve sec. Occupation des oisifs et des chômeurs.

Espoir : Pire le soir. Risqué en amour et en littérature.

Esprit : Prix d'estime. En avoir beaucoup est le minimum. En faire preuve également. Les femmes doivent se garder de paraître concernées par la question. L'esprit est masculin, d'ailleurs le dictionnaire le dit.

Estime : Image estivale du soi. Marche aussi en hiver. Quand on parle à quelqu'un qu'on ne connaît pas ajouter « incroyable », préciser qu'elle est justifiée et tâter son torse avec l'air de toucher une vérité. C'est souvent du plus bel effet. Ça convainc plus rarement.

Exclusif : Vif sens de l'exception. Précédé de « amour », lassant bien souvent.

Extrême : Aimer outrer les limites. Souvent au pluriel. Évoquer « les extrêmes qui dominent en toutes choses » en poussant de grands soupirs. Il y a toujours un des deux côtés par lequel on pêche moins. Reste à savoir lequel.

F.

Fâcheux : Tous gênants.

Faible : Mollit dans l'occasion. En substantif, moins incommode. Employer « j'ai un faible », pour faire comprendre qu'on (en) veut plus.

Faiblesse : Blessure des fainéants. Citer Nietzsche : « La faiblesse attire la haine. »

Femme : Dire « Le Sexe », cela revient au même. Mal connue des hommes. Mal connue d'elle-même. Elle est l'Autre. Ajouter fragile et sensible. Et ça arrange tout le monde. Suivie de « en colère » : prendre ses distances. « Jalouse » : *idem*.

Festin : Quand il est de pierre, c'est plutôt mauvais signe. Rentrer chez soi et décliner l'invitation.

Fidélité : Élitisme de la foi. Toujours reprocher à son partenaire d'en manquer. Quand il est question de soi : faire un couplet sur l'origine étymologique et vanter sa sincérité.

Fils : Tout juste bons à critiquer leur père. Voir *Père*.

Flatterie : Riante terreur des fats.

Flegme : Toujours l'opposer à bile. Humeur utile en société. Voir *Caractère*.

Fourbe : Folie de la courbe. Se garder de l'inviter chez soi.
Français : Peuple d'irréductibles habitant Paris. Jalouse les autres, est jaloué par tous. Synonyme de : *Galant*. Pour parler de la langue, dire « celle de Molière » (comme si Rabelais, Lamartine, Beckett, Duras, Michaux, Racine, Proust, Céline n'avaient jamais rien écrit).

Franchise : Apanage des tout seuls : vieilles filles, vieux garçons, vieilles personnes dont personne ne supporte plus la compagnie. L'invoquer pour salir quelqu'un en prétextant lui rendre un service d'honnêteté.

G.

Galant : Allant de gaité. Quand il ne qualifie pas les Indes ou les Fêtes, désigne ceux qui ne regardent pas si blonde ou brune et qui se moquent des maris. Placé avant « homme », plutôt bon signe, après, s'en méfier. Pour montrer que la modernité n'a rien inventé, citer Sganarelle : « C'est mon homme ou plutôt c'est celui de ma femme ». Voir : *Trouple*.

Galante : Voir : *Coquette*.

Galanterie : Coquetterie qu'on garde aux dames (synonyme : sexisme bienveillant). Se manifeste surtout près des portes, des valises, des chaises et des manteaux. S'en tenir éloignée si on ne veut pas être forcée à supporter une vie plus douce. Voir *Politesse* et *Femme*.

H.

Habit : Donne de l'esprit à défaut de donner du corps. Fait bien quand il est celui d'un médecin ou de quelqu'un d'importance. Chez une femme, on ne regarde pas les manches, ça ne se fait pas. On peut tâter, en revanche ?

Hélas : À dire en regardant le ciel. Pousser ensuite un profond soupir. Quand on sait en expirer cent-soixante-deux d'affilée, on est prêt à jouer tout Molière. Il faut pousser jusqu'à cent-soixante-seize pour jouer tout Corneille.

Homme : Précédé de « Quel », ponctue les déconvenues amoureuses ou amicales. Précédé de « Le pauvre », ponctue les scènes comiques. Précédé de « grand », ne concerne pas les femmes. Tous malfaisants, méchants, scélérats et pervers. Citer Térence pour faire croire que le terme prétend à une quelconque universalité : *Homo sum, nihil humanum mihi alienum puto*.

Honneur : Honnête valeur. Plus précieux que la vie (sauf si pour cela on doit la perdre).

Honnêteté : Femelle de l'honneur. Moins risquée, plus courante. Elle sert paraît-il à plaire à la cour. Certains hommes en sont capables, voir *Philinte*.

Huissiers : Tous normands. Tous chiants. Héritaire comme d'autres maladies.

Humeurs : Rumeur en l'homme. S'emploie au pluriel. Elles sont au nombre de quatre : le flegme pituite, le sang, la bile et la mélancolie. Dire « Ah oui, Cureau de la Chambre », en pensant à cet ouvrage que l'on n'a pas lu : *L'Art de connaître les hommes* et qui fit le succès de cette théorie.

Hypocrisie : Plus courante encore que l'hypocondrie. Fait du mal aux autres, l'autre ne fait mal qu'à soi.

Hypocrite : Être criblé d'hypothèses. Occupe les théâtres et les salons.

I.

Impertinent : N'en perd rien. Caresse les femmes des autres à la barbe des uns.

Imposteur : Posture des impies. Coucou de cour, d'église et de maison : dépose ses œufs dans le nid des autres. Le démasquer quand il est trop tard. S'en mordre les doigts. C'est le moment pour les autres de dire : « On vous l'avait bien dit ».

Inconstance : Danse vers l'inconnu. Persistance dans l'instabilité. En faire l'éloge. Si on a du talent : on vous félicitera en plus d'être si sensible, si juste et de mener de si beaux combats contre l'innocente pudeur. Voir : *Constance*.

Injure : Justice du rien. Le bienfait vous coûte, l'injure paye. D'un Louis d'or au moins.

Injustice : La subir pour avoir des raisons de se plaindre.

Incrédule : Convertis par le vin émétique. Les vomitifs ont un pouvoir de conviction que n'ont pas les paroles. Voir : *Langage*.

Incrédulité : Juste retour des choses.

Intention : Quand elle est « bonne » excuse les mauvaises actions.

J.

Jalousie : Jaser y conduit. Pas galante du tout. Si on veut être précieux, jalouser l'air qui glisse par le souffle de l'amante, le soleil qui nimbe ses cheveux, l'habit qui la touche. On devrait souffrir moins qu'en pestant contre ceux qui la tripotent.

Jerni : Masculin de Jerniquenne. À dire vite entre des « Ah ! » et des « Oh ! » pour donner à vos discours un air de rusticité champêtre qui à défaut de charmer ne manque pas de divertir. En tendant bien l'oreille, on pouvait autrefois entendre : « Je renie Dieu ». Dans *Star Wars* : créateur du cristal de l'éternité. Mais on savait déjà que George Lucas devait tout à Molière.

Jour : Ourlet où jouer. Ce qui point. Voir : *Nuit*.

Justice : Pendre quelqu'un puis le juger. Voilà la justice. La mettre au-dessus de tout, sauf quand elle se trompe. Quand on est las de son royaume, de ses justices, de ses bienfaits, c'est que le désespoir vous guette. Envisager la saignée. Ça guérit de tout. Même des coups du sort.

K.

Karma : Âme des pauvres et des étrangers. Carmel portatif et intérieur.

Ketchup : Inventé plus tard.

L.

Langage : Gage des anges. Muet ou bavard selon qu'on y mette la langue. Le problème est toujours de savoir ce qui s'y dit : forme bavarde et proliférante du doute.

Lettre : Âtre des lèvres. Met dans l'embarras. Quand on ne sait pas quoi dire, répondre qu'elle est pour une femme.

Liberté : Suivie de « en amour », pudique manière de dire : « Je passe à autre chose ». La réclamer comme si elle vous avait été dérobée pour faire un bourreau de votre victime.

Libertin : L'être sans savoir pourquoi est le comble de la bêtise.

Libertinage : Libre butinage. Distinguer celui du corps et celui de l'esprit. Le premier concerne les femmes, le second Dieu.

Louis XIV : A de très belles jambes. Le sait. Les montre. Dire : « Qu'aurait fait Molière sans Louis. » L'inverse marche aussi.

Lutte : Évoquer « l'affaire Tartuffe » et avoir l'air très embarrassé, laisser planer un silence entendu, compléter l'expression du mot de « cabale » (les dévots ont encore frappés). Regretter enfin qu'on ne connaisse pas la version en trois actes qui devait être mieux.

Luxe : Excès de lubies. Toujours critiqué par ceux qui n'en profitent pas.

M.

Maître : Semblable à l'épouse en ce qu'il est toujours abominable, qu'on veut toujours s'en séparer sans pour autant le quitter jamais. Comme l'épouse, le maître donne après qui pester. Comme l'épouse, on le regrette quand il n'est plus. Tant qu'il vit, dire : « L'enfer ».

Mariage : Rage du mari. Fausse promesse ou vrai cauchemar selon qu'on l'ait conclu ou seulement évoqué. Doit pourtant clore une comédie.

Marquis : Toujours par deux. Font la paire.

Médisance : Aisance à dire des méchants mots. Sots discours, sots caquets, on doit vivre sans en faire cas. Médire pour chasser l'ennui.

Mérite : Quand on veut charmer une femme, lui parler de son mérite et de son cœur pour les dérober tous deux. Voir : *Cœur*.

Méthode : La faire précéder de « lâche » pour qualifier le comportement des gens qui ne pensent qu'à plaire, on évitera ainsi de paraître complaisant tout en se payant l'élégance d'un bon mot.

Mirmidon : Petite chose. Ne se cache pas – même derrière une perruque, des rubans et des plumes au chapeau. Voir : *Libertin*.

Misanthrope : Dire douze fois « Morbleu ». Varier avec « Tête bleue ». Faire rimer ville et bile, c'est une manière élégante de faire comprendre qu'on n'a pas l'âme compatible avec le monde. S'emporter à tout propos. Surtout sur ce qui n'a aucune importance. Un optimiste comme Schiller tentera de le réconcilier avec les hommes, il échouera lamentablement : la pièce restera inachevée.

Mode : Est déjà passée quand on la suit.

Modération : Ration des modestes.

Mœurs : Mode des cœurs. Compléter d'« à présent » : les trouver détestables, dégradés, méprisables. Dire : « C'était mieux avant ».

Moi : Toujours suivi de « je ». Inutile de le chercher, c'est une fiction ou une névrose.

Molière : Dure (encore) aujourd'hui.

Monde : À distinguer du champignon – le premier vient en un jour, l'autre en sept. C'est sur ce genre de détail que la foi se fonde voire même s'étaye.

Morbleu : Toujours déjà vieilli. Juron du philosophe, du libertin ou du misanthrope. Ne pas savoir où le mettre. Le mettre donc à tout propos. Voir : *Parbleu*.

Mort : Comme l'entrée en scène, s'attacher à ne pas la rater : c'est la première qui compte.

N.

Naissance : On ne s'en remet pas. On n'en est jamais digne. On regrette de la donner. Mourir irréconcilié est le signe qu'on est dur en affaire ou mal aimé des astres. Voir : *Mort*.

Nature : Alibi des méchants. Quand on ne sait pas comment justifier quelque chose, invoquer la nature.

Nuit : Huis du nous. Belle en arabe. Si Molière avait été Racine, il en aurait sans doute passé de bien meilleures et les eût sans doute préférées aux jours.

O.

Obéissance : Ne s'applique qu'aux filles.

Obstacle : Mieux au pluriel. Quand il n'y en a pas, en chercher. On s'ennuie sinon car le plaisir n'augmente pas.

Optimiste : Toujours fatiguant. Citer Paul Valéry : « Les optimistes écrivent mal ». Compléter avec Maurice Blanchot : « Mais les pessimistes n'écrivent pas. » Voir : *Pessimiste*.

Orgueil : Grosseur suspecte du moi.

Ouir : Ire de l'oreille. On en a toujours ouï suffisamment pour ne pas avoir envie d'en ouïr d'avantage.

de soirées solitaires et même (je le reconnais en ce qui me concerne) qu'elle nous a beaucoup montré, et même appris.

Ces deux points de vue sont vrais. Ils s'accordent, dans cette apparente contradiction, avec l'état de notre monde flottant, de notre Univers que les spécialistes (car il existe des spécialistes de l'Univers) appellent aujourd'hui froissé, effervescent, multiple. Le contraire du vrai est vrai.

Les jésuites le savaient déjà. Les bons arguments sont ceux qui peuvent se retourner, comme des armes qui tireraient en avant aussi bien qu'en arrière – et quelquefois même sur le côté. Nous pouvons ainsi changer de discours lorsque nous changeons d'interlocuteur. L'envers vaut l'endroit. Peu importe l'exacte réalité des choses, nous le savons depuis longtemps. C'est notre regard et notre parole qui les définissent.

Ainsi en est-il, évidemment, de la fragilité. Nous pouvons la déceler dans tous les terrains qui sont les nôtres, comme un instrument de fond de l'orchestre, dont le timbre disparaît quelquefois pour émerger encore et encore, familier, presque rassurant. Nous pouvons insister sur notre inconstance, sur les dangers qui nous menacent. Et cela à juste titre.

Nous pouvons aussi dire et soutenir le contraire, insister sur le fait que, malgré toutes ces menaces, notre résistance physique est incroyable. Nous sommes, parmi les mammifères, de ceux qui vivent le plus longtemps. Notre cœur, qui s'est mis à battre deux mois avant notre naissance, peut tenir jusqu'à quatre-vingts ans et même plus, en battant chaque jour, chaque nuit, sans un battement de repos, sans un arrêt. Quelle machine, quel robot peut prétendre à cette endurance ?

Mentalement aussi : nous pouvons dire que les occasions de devenir folles et fous sont si nombreuses et si pressantes que

Choisir la fragilité

Des esprits blasés, pour se divertir à peu de frais, prétendent que toutes les grandes idées sont réversibles, comme des vêtements conçus pour usages multiples. Ils disent ainsi que l'automobile – au moins en France – rend fou, que tout conducteur qui s'installe au volant, même si son humeur est modérée, devient à l'instant même un insulteur forcené et un écraseur en puissance, ce qui peut être vrai, quelquefois. Mais ils disent aussi le contraire, que l'automobile nous discipline et nous oblige à une certaine courtoisie, que nous nous arrêtons sagement aux feux rouges, que nous laissons passer les enfants, les vieillards. Et c'est tout aussi vrai.

De même pour la télévision. Je peux soutenir, avec cent arguments et exemples, qu'elle est un instrument d'aplatissement de l'esprit, de viol de l'opinion, une machine à oublier, une école de crétinerie et ainsi de suite, ce que nous entendons dire un peu partout, en un discours souvent facile. Mais je peux tout aussi bien soutenir, avec un aussi grand nombre d'exemples, qu'elle nous a ouvert le monde, qu'elle a illuminé des millions

c'est miracle si nous gardons la tête claire ; miracle si dès l'aube nous ne nous mettons pas à hurler et à trépigner devant le spectacle du monde ; miracle si nous ne mettons pas au four les briques qui construiront l'asile où nous demanderons qu'on nous enferme.

D'où viennent donc ce calme, cet équilibre, ce contrôle de soi – certains diraient : cette résignation – que montrent, au moins de l'extérieur, la plupart d'entre nous ?

Devant l'énergie inexplicable qui soulève nos poumons et active notre cœur, nous avons, au lieu de nous déprécier et de nous inquiéter sans cesse, mille raisons de nous enorgueillir et de nous rassurer, de même que nous nous émerveillons devant les prodiges de notre pensée, que nous n'avons cessé de célébrer au fil des âges.

L'admiration de notre pensée pour notre pensée – même si aujourd'hui, souvent, elle déraile, même si quelquefois elle s'avoue vaincue – est un de nos exercices favoris. Il faut dire qu'il est grisant. Nous en oublions même assez vite que nous pouvons tomber dans la vanité et dans la bêtise. Nous proclamons – sans aucun élément de comparaison – que notre cerveau est l'objet le plus complexe de l'Univers, un univers qui nous reste inconnu. Tout ce que nous savons, tout ce que nous croyons savoir, de ce qui se cache sous ce mot-là, c'est que les dimensions de la toile où nous sommes pris se sont prodigieusement multipliées, à nos yeux, depuis une centaine d'années, ce qui multiplie en proportion le champ extensible de notre ignorance.

Mais comment parler de complexité ? À quelle aune simple la mesurer ?

Cela signifie simplement qu'il nous est toujours impossible d'imaginer « quelque chose » qui nous dépasserait, qui serait

au-delà de nous. La complexité, c'est ce qui nous semble complexe. Rien de plus. Et la simplicité, ce qui nous paraît simple. Nous nous considérons aujourd'hui encore, avec ce que nous savons des dimensions de l'Univers, comme l'indépassable, le suprême, le rien au-dessus, l'avant-garde de tout sentiment, la pointe avancée du monde. Vieil héritage d'une pensée ivre d'elle-même, décidément incapable de voir que ce type d'affirmation suffit à montrer nos pauvres limites.

« *Que vous me semblez beau !* »

Nous chantons aussi la beauté, sous toutes ses formes, nous tombons en extase devant une rose, un coucher de soleil, une œuvre d'art, un paysage, en oubliant que le sentiment du beau est encore une de nos inventions, un assemblage de circonstances culturelles et de commodités de langage qui font que nous trouvons cette fleur belle, et que nous en humons avec délice le parfum – mais rien ne nous dit qu'une abeille, un prunier ou un habitant des mondes lointains éprouveraient les mêmes griseries.

Et ainsi de suite. Nous avons fait de notre petite personne la référence universelle. Nous trouvons la rose belle et notre cerveau complexe. Nous croyons même à l'existence de la beauté comme nous croyons en celle de Dieu, parce que l'un et l'autre sont nés de nous et dépendent de nous. Nous restons prisonniers de nous-mêmes, comme sans doute les autres espèces animales qui nous entourent. Et cette pensée égocentrique ne fait que renforcer notre isolement, donc notre faiblesse.

Le choc n'en est que plus rude quand cette « merveille de la Création » que nous pensons être – ainsi l'écrivait-on jadis dans

les livres pieux — est brutalement confrontée à la misère, à l'impuissance, au cancer, au crime, à l'oppression, à tout ce que nous appelons l'injustice — là aussi par référence à un monde qui pourrait être sans injustice, lequel bien entendu n'existe pas, et ne peut même pas se concevoir sans nous.

Nous entendons souvent parler — c'est même un cliché de langage — d'un monde qui devrait être plus « humain ». Je sais bien que ce terme est utilisé le plus souvent à la va-vite, dans une acception généralement sentimentale, et c'est tant mieux, car si nous le prenions au pied de la lettre et si nous livrions le monde aux hommes tels qu'ils sont, aux hommes humains, nous devrions aussitôt nous carapater pour chercher refuge sous terre, parmi les taupes ou les grillons.

Fragiles parmi les fragiles

C'est pourquoi sans doute, tout compte fait, et sans dénigrer systématiquement ce que nous sommes (selon quels critères et aux yeux de qui serait-il correct de nous dénigrer ?), il vaut mieux choisir la fragilité et nous appuyer sur elle. Même si ce choix est arbitraire, elle est plus féconde, plus éclairante que les raisons que nous aurions de nous estimer. Et elle, au moins, ne nous trahira pas.

Autre avantage, si c'en est un : nous la partageons avec les animaux, mortels et menacés comme nous, et même avec les végétaux, qui eux n'ont pas la ressource de fuir devant le danger et qui, immobilisés quelque part, doivent appeler, doivent faire venir à eux, par mille stratagèmes, tout le nécessaire.

Si nous persistons dans l'admiration et dans l'éloge de nous-mêmes, non seulement nous irons de déception en déception, mais nous n'observerons, nous n'éprouverons rien de vrai. Nous continuerons à nous faire confiance et à prendre notre nombril pour cadran solaire. Nous trouverons une excuse à tous nos gestes, même aux plus « inhumains », et nous conserverons intact ce poison qui s'appelle l'espérance, notion vide, vague et abstraite, sentiment passe-partout dont nous devons obligatoirement nous débarrasser.

Vivre dans l'espérance n'est pas vivre. C'est même oublier la vie. Seuls l'alarme, l'angoisse et parfois même le désespoir peuvent nous pousser de l'avant, nous aider à agir. Nous rencontrons ici une des belles leçons de l'impitoyable *Bhagavad-Gita* : « Débarrasse-toi de l'espérance. Et vois les choses comme elles sont. »

Tu es cela, tu n'es pas autre chose.

Pour les religions : survivre à l'urgence

Nous sommes entourés de voiles, de vapeurs, de murmures de mélodies qui nous cachent obstinément le réel — si réel il y a. Chassés depuis longtemps, et par notre faute, de l'âge d'or des origines, nous nous réfugiions volontiers dans l'image douce et réconfortante d'un monde à venir qui serait là, à portée de la main, façonné selon nos désirs, et qui pourtant ne se montre jamais.

Des religions sont nées de cette urgence constamment repoussée, la religion chrétienne entre autres. Dans les premiers siècles, et même dans les premiers siècles, il fallait acheter

~~ce en quoi je dépends de l'existence de l'objet qui importe pour que je puisse dire qu'un tel objet est beau et pour faire la preuve que j'ai du goût. [...] Et cette proposition, qui est de toute première importance, nous ne saurions mieux l'expliquer qu'en opposant à la satisfaction pure désintéressée dans le jugement de goût la satisfaction qui se trouve liée à un intérêt.~~

~~Pour Kant, l'intérêt est étroitement lié au plaisir et à l'existence de l'objet. Et puisque « tout intérêt suppose un besoin ou bien [...] en produit un et [que], en tant que principe déterminant de l'approbation, il ne laisse plus le jugement sur l'objet être libre », « la satisfaction] du goût pour le beau est la seule et unique qui soit une satisfaction désintéressée et libre; car aucun intérêt — ni l'intérêt des sens ni l'intérêt de la raison — n'oblige à donner son approbation ». Et c'est en se basant sur cette notion de désintéressement que le philosophe allemand peut alors proposer sa célèbre définition du goût :~~

~~Le goût est la faculté de juger et d'apprécier un objet ou un mode de représentation par une satisfaction ou un plaisir, indépendamment de tout intérêt. On appelle beau l'objet d'une telle satisfaction.~~

9. OVIDE : RIEN DE PLUS UTILE QUE LES ARTS INUTILES

Ovide est l'un des écrivains qui aborde le plus explicitement la question de l'utilité de l'inutile. Dans l'une de ses *Pontiques* — adressée à son ami Aurelius Cotta Maximus Messalinus —, le poète reconnaît cultiver l'inutile : « Si tu réfléchis bien à ce que je puis faire, rien n'est plus utile que ces exercices dénués de toute utilité » (« *Cum bene quaesieris quid agam, magis utile nil est / artibus his, quae nil utilitatis habent* »).

Même s'il la considère parfois comme un remède aux douleurs de l'exil (« J'y trouve l'oubli de mon malheur » — « *Consequor ex illis casus obitvia nostri* »), Ovide sait bien qu'on ne peut retirer de la poésie aucun « avantage » : « Jusqu'ici aucune de mes œuvres, dût-on les citer toutes, ne m'a servi, et plutôt au ciel qu'aucune ne m'ait nui ! » (« *Tempus ad hoc nobis, repetas licet omnia, nullum / profuit — atque utinam non nocuisset! — opus* »). Bien au contraire : ce sont peut-être ses propres vers qui ont causé ses malheurs.

Et cependant, en dépit de tout, quand la question lui est posée (« Pourquoi donc écrire, t'étonnes-tu ? » — « *Cur igitur scribam, miraris?* »), le poète n'hésite pas à répondre : « Et moi, de même,

NUCCIO ORDINE, L'UTILITÉ DE L'INUTILE

je poursuis opiniâtement une inutile étude »
 (« *Sic ego constanter studium non utile servo* »), tel
 le gladiateur qui, malgré ses blessures, retourne
 combattre, ou le marin qui, pourtant rescapé
 d'un naufrage, ne peut s'empêcher de reprendre
 la mer.

10. MONTAIGNE : « IL N'Y A RIEN D'INUTILE », « NON
 PAS L'INUTILITÉ MÊME »

Aucun livre n'est capable comme les *Essais*
 (1580-1588) de nous ébranler aussi intimement.
 Et pourtant leur auteur affirme qu'il ne les a pas
 écrits dans un but précis (« je ne m'y suis proposé
 aucune fin, que domestique et privée »), mais pour
 raconter en privé — ainsi que l'a brillamment
 suggéré Fausta Garavini — les peurs et les réactions
 de défense « d'un être qui se découvre fragmenté
 et multiple » : « Ainsi, lecteur, je suis moi-même
 la matière de mon livre : ce n'est pas raison que
 tu emploies ton loisir en un sujet si frivole et si
 vain » (*Au Lecteur*). Un livre « inutile », donc,
 qui est conçu dans une bibliothèque construite
 précisément à l'emplacement d'une penderie, « le
 lieu plus inutile de ma maison » (III, 3). C'est là
 que Montaigne passe la plupart de son temps,
 dans la solitude, à étudier pour se divertir et non

→
→
→

pas pour un quelconque profit (« [J'étudie] a cette
 heure, pour m'ébattre. J'amaïis, pour le quêt » —
 III, 3). Et il étudie tout en sachant pourtant que
 la philosophie est considérée comme « de nul
 usage et de nul prix » :

C'est grand cas que les choses en soient
 là, en notre siècle, que la philosophie ce soit,
 jusques aux gens d'entendement, un nom vain
 et fantastique, qui se trouve de nul usage et de
 nul prix, et par opinion et par effet (I, 26).

Mais Montaigne ne rend pas les armes pour
 autant. Et il nous invite d'ailleurs à reconnaître
 dans bien des cas l'inutilité de ce qui est pourtant
 communément réputé utile (ainsi, par exemple,
 faudrait-il « engendrer aux hommes le mépris
 de l'or et de la soie, comme de choses vaines et
 inutiles : et nous leur augmentons l'honneur et
 le prix, qui est une bien inepte façon pour en
 dégoûter les hommes » — I, 43).

L'auteur des *Essais* sait bien que plusieurs de ses
 qualités « non reprochables » sont complètement
 inutiles « en un siècle fort dépravé » :

Les qualités mêmes qui sont en moi non
 reprochables, je les trouvais inutiles en ce siècle.
 La facilité de mes mœurs, on l'eût nommée
 lâcheté et faiblesse : la foi et la conscience, s'y

=> Faire surgir le théâtre partout

MARQUIS - LOOSER

Nez ?!

MARQUIS - LOOSER

debuté ! simplicité / pourquoi s'en
cercbral ?

Pas de réflexion autour du BALNAVE

Projection mentale des désirs
Inévidable donc mécontent

Hygiène pas

apprendre l'humilité | ^{valor} personnage faire
Ne pas s'en contenter.

détendre son visage

cible à l'extérieur de soi D.D.

Mise en exergue du lascar

- écrire à la mode Claudel

~~...~~

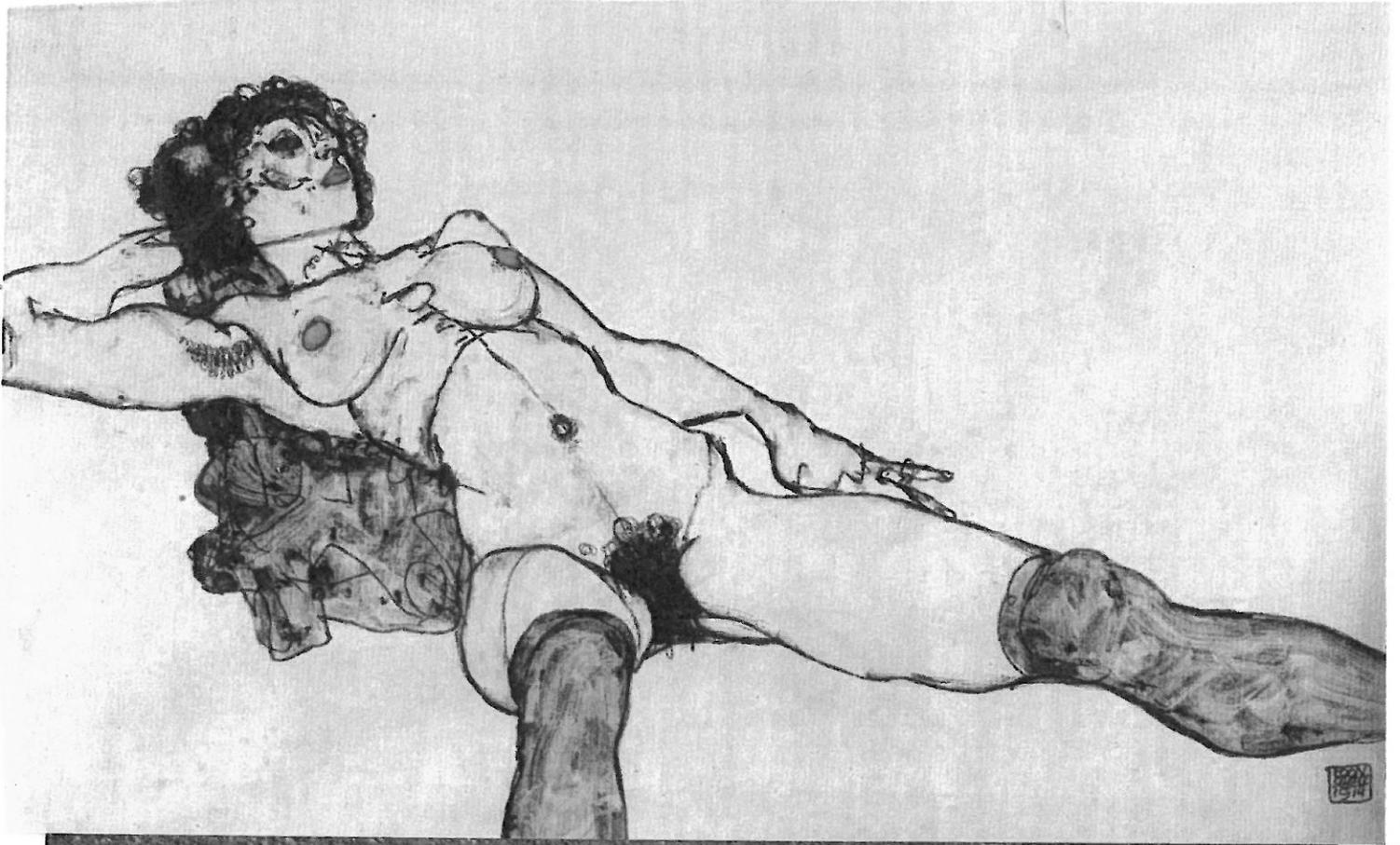
- contact Julien etc...

- mimotex du numérique

~~...~~

JANUS MATHIEU

Un endroit qui impliquait la limitation
de certaines libertés élémentaires mais
qui permettait d'en conserver d'autres





HIER

Vendredi 15 novembre 2013

Atelier de transmission

2 comédiens (Marion et Lucas)

1 participante (Charlotte)

Discussion : Alceste raisonne et interroge nos expériences de l'amour.

Par rapport à l'âge des rôles : qu'est-ce que cela donne un Alceste jeune ou un Alceste âgé ? Le fait qu'Alceste soit jeune place la réflexion sur le refus du monde autre part : elle est spontanée et s'éloigne de celle que pourrait avoir un vieil acariâtre qui aurait tout vécu.

La scène 4 de l'acte IV : Charlotte joue Alceste et Lucas joue Célimène. Travail sur la sensation qu'évoquent et provoquent les mots. Le comédien savoure un vers d'une certaine façon et ce jeu sur la sensation du dire apparaît comme une émotion chez le personnage.

Répétition

Comme prévu la veille, la scène des portraits est remise en chantier. La scène s'inscrit dans une atmosphère tout autre : les marquis, Philinte et Eliante jouent aux cartes avec nonchalance pendant que Célimène tente de distraire ses hôtes en faisant ce qu'il y a de plus facile à faire c'est-à-dire parler avec cynisme des autres. Célimène devient le prétexte nécessaire aux marquis et aux autres afin de passer le temps. Cette description des portraits est alors le reflet de l'ennui régnant au sein de la petite noblesse et de leurs rapports superficiels.

Cette étape de travail (qui n'est qu'une étape) permet à la scène de se déployer vers quelque chose de plus grinçant. L'équipe retourne donc à la première version de la scène mais cette fois-ci en plaçant Célimène assise dans le demi-cercle et non plus au centre. Le côté spectaculaire d'une femme qui fait son numéro se déplace vers ce qui a été trouvé dans le chantier qui mettait en exergue l'ennui et le malaise des hôtes. Les rires et les moments de silences sont structurés afin d'accentuer ce côté grinçant – rompant ainsi avec une première lecture possible qui voudrait nous montrer des réactions conventionnées et un simple moment de pure moquerie –.

Tribune : *Faut-il vraiment être galant ?*

Françoise Poulet nous fait part d'une interrogation concernant la galanterie et tente de réhabiliter le personnage de Célimène. « En brisant les règles du jeu social, Célimène ne cherche-t-elle pas à conquérir sa liberté propre ? »

Représentation

107 personnes (12 revenants)

L'exploration de la scène des marquis, vu l'après-midi sous l'angle de l'ennui, produit une tension plus forte et un aspect presque cauchemardesque de ces rires structurés.

Le public (assez jeune ce soir) reçoit avec beaucoup d'enthousiasme la pièce.

Sara Ferroud

